

Tout commença presque en automne. Ou plutôt, la voix qui appelait la conclusion s'échauffait déjà à cette époque où l'été saignait encore. Ce jour clôturait-il mon errance ? Ou bien augurait-il ce qui plus tard me perdrait ? Qui pour en décider ? J'avais devant moi la vie et à portée de main toutes les branches où peuvent fleurir ou périr ses faveurs.

Je cessai de marcher et regardai derrière moi pour la dernière fois, le corps face à l'horizon. J'apercevais encore la fumée de mon village qui s'élevait dans le ciel. Puis, du revers de la main, j'écartai la sueur qui perlait à mon front et mes yeux se posèrent au loin où m'attendaient des sentiers à perte de vue.

Mon regard se préparait au long voyage de mes pas. Puis il s'inclina naturellement à terre. La joie du soleil qui brillait laissait mon ombre au sol.

Mais la détermination s'accrochait à mon esprit comme l'insecte à l'arbre ; je savais que sous la garde des arbres qui ornaient la route et qui protégeaient mes pas avec bienveillance, j'arriverais sans peine à ma destination. Je m'étais juré de trouver Daln avant la tombée de la nuit. Il m'était de toute façon impossible de revenir sur mes pas.

Daln était une forêt. Surnommée « la forêt interdite » par les gens de mon village, elle avait la réputation de ne jamais laisser partir ceux qui y pénétraient. On disait qu'elle enfermait à jamais les imprudents dans ses entrailles d'écorces sans vie.

D'autres affirmaient au contraire que les terres au-delà de Miyōqhi, mon village natal, étaient maudites et qu'elles retenaient ainsi les hommes prisonniers pour les en préserver. Ils l'appelaient donc « forêt protectrice ».

Toujours est-il que nous avons vu bien des hommes y entrer et pas un seul en revenir. Aussi, qu'on lui attribue un nom ou l'autre, je m'y orientai accompagné de soupçons, le cœur battant, et redoutant l'inconnu.

Je foulai à pas rapide les sentiers étrangers, de cette vivacité qui répond à la fois au doute et à l'esprit conquérant. Et à mesure que je m'éloignais de mon village, je portais de plus en plus souvent ma gourde à mes lèvres. De fait, la chaleur devenait étouffante, comme chaque année à cette période lorsque l'automne pointait.

Sans doute ce jour n'était-il pas le meilleur pour s'en aller, ou pour s'enfuir. Pourtant, mon histoire m'ayant contraint au départ, je filais sans regret ni scrupule. Je fus lancé dans la vie par le sceau du feu, ce qui

expliquait peut-être ma nervosité en ce jour, alors que mes pas, avec l'entêtement sourd de l'alouette, m'éloignaient de mon passé.

On m'avait élevé d'une façon tout à fait singulière ; c'était d'ailleurs ce qui me poussait à présent, du moins je le croyais, à voyager jusqu'au nord. Pourtant, je l'appris plus tard, on n'est jamais plus assuré de forcer le destin que lorsqu'on le subit et qu'une multitude de forces extérieures nous pousse à l'acte. La pierre tombant à l'eau n'a jamais vu aucune main la catapulte. Et c'est bien le vent qui décroche la feuille de l'arbre. Aucune feuille, jamais, n'a eu d'elle-même la volonté de s'affranchir et de se laisser aller à la brise d'automne.

Mes parents arrivèrent donc au village de Miyoghi quelques mois avant ma naissance ; venus de loin, du nord sans doute, ils étaient à l'époque à la recherche d'un refuge pour finir paisiblement leur existence. Aimables, honnêtes, ayant le goût du travail et du sacrifice, ils s'accommodèrent vite et sans peine de la vie de ce modeste village.

Mais ainsi que pour toute qualité décriée, ceux qui font preuve d'honnêteté doivent montrer une absolue transparence pour s'épargner la médisance ; et comme mes parents se distinguaient par leur caractère taciturne et qu'ils restaient en toute circonstance discrets quant à leur passé, personne ne réussit à savoir de quelle région exactement ils provenaient, ni pourquoi ils l'avaient quittée.

Dans un petit lieu où tout se sait, où ce qui ne se sait pas s'apprend, et ce qui ne s'apprend pas se découvre, des étrangers suscitent naturellement la curiosité. N'ayant rien pu savoir de l'ancienne vie de mes parents, les villageois commencèrent à inventer des récits à leur propos. Il se disait indifféremment qu'ils étaient venus au village en fugitifs, pour s'y réfugier, que mon père y était arrivé blessé et ma mère en larmes. Il se disait en somme qu'ils voulaient enterrer leur passé. Je ne peux ni confirmer ni réfuter cette théorie. Je ne les ai jamais connus.

Ma mère mourut en me donnant la vie, puis quelques instants plus tard, par une malheureuse coïncidence, un feu se déclara. Le terrible brasier qui s'ensuivit, m'épargnant par un autre hasard, dévora presque entièrement le village, mon père y compris, et le vent, comme le souffle d'une divinité en colère, propagea les flammes jusqu'à la forêt voisine.

Il s'éteignit finalement de lui-même, ayant semé la mort et le désastre, et une fois le calme revenu, le village fut arrosé de larmes. Mais à la tristesse succède toujours la colère, et comme j'avais accouché du feu en arrivant sur terre, les villageois, superstitieux, virent dans ma naissance un fort mauvais présage. Ce bûcher dont on tenait responsable le braillard que j'étais emporta au ciel les âmes d'une douzaine de villageois, dont celle de mon père. Quelqu'un devait répondre de cette catastrophe.

Devenu orphelin le jour de ma naissance, on me considéra dès lors comme un démon, c'est-à-dire un homme qui apporte sur les siens la haine et le malheur.

Mon tempérament maléfique fut logiquement justifié par le mystère qui entourait mes parents à leur arrivée.

Voici à quelques mots près quelle fut la nature du discours que prononça le maître du village aux endeuillés :

— C'était donc une embûche ! Le destin a éprouvé notre discernement et le feu a été notre punition pour avoir été crédules. Nous avons tendu la main à ces gens, nous les avons acceptés dans notre village, ils ont travaillé auprès de nous, sué avec nous, et voilà qu'ils répandent la mort. Leur fils est le prolongement de leurs ténèbres ! Et s'ils ont été engloutis par leur propre maléficence, leur descendance respire toujours. Allons à la rivière la plus proche et noyons-le.

Et pendant ce temps, sans comprendre pourtant ce qui se disait à mon propos, je hurlais de vive voix, fort, très fort, avec de longs cris aigus et stridents, comme pour contester le sort que l'on me réservait, ou pour lever une injustice qui semblait intolérable.

Bien sûr, je n'ai aucun souvenir de tous ces faits, et ne fais que raconter ce que j'ai maintes fois entendu.

On m'amena donc à la rivière la plus proche ; c'était le chef du village en personne qui me tenait dans ses bras, avec tous les regards pour le soutenir. Cela représentait à leurs yeux une belle façon de sceller la catastrophe et c'était une opportunité surtout de se protéger à l'avenir des caprices des éléments. Un enfant naissant aussi ardent que le feu doit mourir par l'eau. Ainsi parlait leur tradition.

Mais je fus chanceux. À l'instant même où le chef s'apprêta à m'offrir aux flots sauvages de la rivière qui m'aurait emporté sans même que j'en aie conscience, un ermite à qui l'on devait un service et qui avait de la bonté dans le cœur eut l'audace de s'interposer. Il demanda ma vie en échange de sa dette. Les autres, s'indignant, essayèrent tour à tour de le raisonner, mais comme je l'appris plus tard, vouloir le convaincre de quoi que ce soit revenait à vider la mer de toute son eau.

Outrés pourtant à l'idée de me laisser grandir et devenir plus fort, ils n'eurent d'autre choix que celui de se plier à sa demande.

Alors, l'ermite me prit sous son aile et m'éduqua. Miraculeusement sauvé d'une bande de villageois superstitieux et en colère, il me fallut vivre en retrait, à l'écart des autres enfants.

Mon père adoptif était un marginal ; son surnom d'ermite lui venait toutefois de son occupation. Il habitait en dehors du village. Son repaire, une cabane presque, se trouvait dans les bois voisins où il avait pour seule

tâche d'accueillir les voyageurs. Il les conseillait, les guidait, les hébergeait même le temps d'une nuit quand la situation l'exigeait, ce qui leur permettait de retrouver plus vite leur chemin et qui épargnait aux gens de Mियोqhi le supplice de côtoyer « ceux de l'extérieur », comme ils les appelaient.

Il rendait ce service et on lui offrait en retour la tranquillité. Certains au village le considéraient comme un gardien, ce qu'il était au fond, mais à mon sens, l'appellation d'ermite le nommait mieux.

Il aimait vivre à part. Moi aussi, il faut le dire, ou plutôt je m'y étais habitué. J'ignorais de mon caractère solitaire, un peu taciturne, un peu mélancolique, s'il provenait de ma nature ou de mon éducation. Mais il fut bien vite établi comme une évidence que j'étais différent : à force de rencontrer des voyageurs et d'échanger avec eux, l'ermite devint bien plus éclairé que la plupart des villageois, et son instruction se répercuta naturellement sur moi. Il lisait et écrivait aisément, et m'initia à ces deux savoirs. Et sur ce point, j'étais sans nul doute privilégié, car rares étaient les enfants de Mियोqhi qui ne mouraient pas illettrés.

Mes errances s'étaient liées aux mots ; les ruisseaux, les bois, les champs s'enivraient de poésie. Mes livres devinrent bons camarades. N'étant pas assidu à leur découverte, un peu fainéant peut-être, ils m'avaient pourtant fortement influencé, comme un être que l'on évite de voir trop souvent parce qu'il exige trop de nous, mais dont la parole, éprise, devient maîtresse au fil du temps et contre notre volonté. Il me suffisait parfois d'un mot, d'une formule, pour baigner le jour entier dans une sorte de poésie impénétrable, tombant dans l'extase d'un spectacle naturel et d'une parole l'habillant, d'une chose que je voyais et d'un charme que je pensais ; et ces mots jetant un voile d'or sur mon effronterie sauvage résonnaient dans ma tête, comme une goutte de pluie tombant du ciel et provoquant à terre, sur une flaque, de longues et gracieuses ondulations.

L'ermite, instruit pourtant, lisait rarement. Il fuyait les traditions et les commodités. C'était la raison qui l'avait poussé à refuser la chasse au démon, quelques années plus tôt, et cela expliquait également pourquoi il m'avait sauvé la vie contre sa réputation. Il n'en restait pas moins quelque'un de très étrange, qui attirait tantôt l'affection, tantôt le mépris.

Je vécus ainsi mon enfance à l'écart des autres, dans une solitude à laquelle je m'étais accoutumé. Il me semblait même en avoir assez peu souffert.

Je n'avais qu'une tâche, servir l'ermite. Je ne m'étais jamais plaint de ce sort, le préférant à celui des autres enfants qui restaient groupés, mais à qui le destin imposait en retour d'effectuer un laborieux travail auprès de leur père.

Par un trait de caractère qui appréciait la flânerie et qui vénérât la tranquillité, j'avais donc été dispensé de toute jalousie. Je privilégiais à la compagnie des miens celle de mon tuteur, parce que je vivais auprès de lui à l'ombre des contraintes, comme le fruit n'ayant pas eu le temps d'être cueilli et qui tombe de l'arbre, éclaté, mais que le feuillage épais dispense du soleil.

L'ermite était en effet un homme taciturne, profondément solitaire et nous passions parfois des semaines entières sans échanger un seul mot alors même que nous vivions sous le même toit. Mais comme il me l'avait avoué un jour, s'il n'avait rien à dire, il se taisait et je ne lui avais jamais tenu rancune de penser ainsi.

De mon côté, il m'était arrivé de partir durant des jours entiers dans les bois voisins avant de revenir comme si je ne m'étais jamais absenté. Et jamais il n'avait posé la moindre question sur ce que j'avais fait, ni n'avait montré d'inquiétude quant à mon départ ou de soulagement quant à mon retour.

Nous étions cependant proches, par un lien silencieux et sacré. Il m'avait sauvé la vie puis élevé ; son éducation avait été précieuse et jamais il ne m'avait privé de liberté.

J'éprouvais bien plus de réserve envers les autres gens du village qui jasaient beaucoup et agissaient peu. Je voyais dans leur attitude beaucoup de lâcheté.

Je m'étais habitué à vivre seul, ni par choix ni par dépit, c'était simplement ainsi. Les enfants qui s'aventuraient à me parler le jour se faisaient gronder le soir par leurs parents. J'étais en vie uniquement grâce à la demande de l'ermite, mais au fond d'eux, les autres ne réussirent jamais à me pardonner. Avaient-ils seulement essayé ?

On me confondait toujours avec l'ancien démon qui avait mis feu au village et qui avait tué ses propres parents. Par mon corps vivait encore la tragédie que le peuple rancunier de Miyoqhi ruminait. La haine de ce jour persistait par le simple fait que j'étais vivant.

Les seuls enfants que j'eus l'opportunité de côtoyer furent ceux qui me lançaient des cailloux en hurlant que j'étais un démon. D'autres braillaient de vieilles comptines vexantes que je tairais.

Je leur lançais des pierres en retour. J'étais d'ailleurs devenu redoutable à cet exercice, ce qui avait valu quelques plaintes à l'ermite, puisqu'il m'était arrivé d'entailler sévèrement ceux qui m'agressaient. L'ermite prenait alors un air désolé face au sermon des parents et me souriait une fois qu'ils avaient le dos tourné.

Il ne m'avait cependant jamais encouragé de manière évidente à me défendre lorsque j'étais attaqué de la sorte. Il me laissait faire comme je

l'entendais et s'il recevait des plaintes par ma faute, il les écoutait et c'était tout.

J'avais été un enfant têtu et primaire ; durant ma première jeunesse, lorsque l'ermite avait voulu quelque chose de moi, il lui avait généralement suffi d'exiger son contraire pour l'obtenir. Au fil du temps, mon caractère s'étant affûté, il avait dû également affiner ses ruses. Mais jusqu'à la fin, il avait eu sur moi cet ascendant qu'a un tuteur sur son protégé.

Une nuit, l'ermite mourut dans son sommeil ; il était vieux. Aussi vint pour moi le temps de partir. Aucune raison ni aucune volonté n'auraient su me garder ici plus longtemps. J'éprouvais de la tristesse quant à sa mort, bien sûr, mais il m'avait dit à plusieurs reprises ne pas avoir peur de rejoindre l'autre rivage. Alors, cette fameuse nuit, j'abandonnai son corps au regard pâle de la lune, comme il l'avait souhaité, et l'enterrai auprès d'une clairière que vivant il chérissait. Puis l'aube arriva et je lui adressai un dernier signe de respect. J'eus une pensée pour sa bonté naturelle et muette qui m'avait tiré de la folie des hommes et de la violence des flots. Ma naissance avait attisé la haine. Il avait su jeter un voile dessus pour l'adoucir.

À présent, tout ceci appartenait au passé. Je partirai au nord, traversant d'un pas conquérant les terres inconnues. Il était temps de s'en aller voir d'autres horizons, de saisir les opportunités lointaines et les grâces inexplorées, de se dire qu'il y avait peut-être là, au-delà du deuil, le commencement d'une vie nouvelle ; parce qu'au village de Miyoghi, je n'avais nul avenir.

J'avais du reste assez peu de scrupule à partir sans prononcer un adieu. Les autres finiraient simplement par découvrir que j'étais parti et ils jaserait alors longtemps dans mon dos.

Daln, « la forêt interdite », comme on l'appelait communément, se dressait devant moi. La cime de ses pins chatouillait les nuages. Ils fondaient un obstacle qui semblait infranchissable entre mon domaine et le reste des terres.

Le soleil brillait haut dans le ciel, mais lorsque mon regard s'aventura dans le cœur de ce bois, il ne put y cueillir que les ténèbres d'un abîme. Et le silence l'habitant était de nature équivalente à celui qui veille sur les morts pour l'éternité. Je me tenais tout petit face à cette masse sombre qui s'étendait sur des lieues. De l'effroi qui grandissait dans mon esprit naquit ce doute, cette terrible question qu'avaient dû se poser au moins une fois dans leur vie tous les voyageurs de la terre : dois-je avancer ou rebrousser chemin ?

Cette forêt traçait la frontière de mon passé. Une fois que j'y serai engagé, l'avenir s'ouvrira tout entier et sans réserve ; mais peut-être était-il temps d'ôter de mon destin ce voile qui le privait de sa vérité.

Les arbres qui clôturaient Daln étaient des gardiens. J'avais la sensation qu'ils me tournaient le dos et que, de ce fait, ils me déshéritaient de ce rêve d'aller au nord que je cultivais depuis mon plus jeune âge. Il y avait comme une volonté dans leur écorce, un refus dans leurs épines.

Daln était la mort. Le cœur des ténèbres. Ce fut à ce moment que je compris qu'elle n'incarnait pas la nature, comme je l'avais d'abord pensé, mais sa tombe ; comme on trouve chez les hommes des cimetières pour les enterrer et les laisser reposer en paix, peut-être y avait-il, dans la campagne, des lieux semblables qui se sacrifiaient pour l'harmonie de tous les autres. Pourtant, le véritable cimetière se trouvait derrière. Il s'agissait de Miyoghi, mon village, où j'avais enterré l'ermite. Derrière moi, un cimetière, au-devant, un abîme. Je tremblais à l'idée d'avancer et frémissais à celle de reculer.

Mais l'ombre qui flottait devant moi portait dans ses entrailles tous les mystères de l'existence. Elle avait ce parfum intense du hasard qui, dans une vie trop calme, devient aussi indispensable pour l'esprit que les bienfaits de l'eau pour le corps lorsque le temps est à la sécheresse. Comment renoncer au point où j'étais arrivé ? Il paraissait maintenant impossible de tourner le dos à la vie. Derrière moi se trouvait un chemin rassurant, familier, éclairé d'une bien triste lumière ; s'y perdre était impossible. Il me ramènerait assurément à ma petite cabane, où demeuraient les

souvenirs de l'ermite et de ma pauvre enfance. Il y vivait la mort et la solitude.

Face à moi, une allée se glissait dans l'obscurité ; elle pouvait m'emporter n'importe où.

Ne fallait-il pas affronter l'ombre pour trouver la lumière ? On dit que toutes les ténèbres ont une fin. J'y mis le pas.

On appelait parfois ce lieu « la forêt protectrice » et je privilégiais vite cette appellation, moins commune mais tellement plus rassurante pour un campagnard qui y entrait pour la première fois. Car je me sentais misérable et fort mal à l'aise, malpoli quelque part, de pénétrer de la sorte un lieu où l'on ne m'attendait pas. J'étais un homme parmi les géants, aussi étranger qu'un oiseau volant à la lueur des étoiles.

Comment pouvait-on trembler d'une chose morte et dans le même temps en craindre sa volonté ? Ce bois me fit l'effet d'un spectre. Il y régnait une autre loi du temps : la lumière du soleil retombait très sombre à l'intérieur, comme indisposée de son voyage, et faisait du jour un long crépuscule. Les animaux eux-mêmes paraissaient l'avoir fui. J'avais beau scruter les alentours, dresser mon oreille, garder mon esprit alerte à toute chose, j'échouais à saisir la lueur d'une promesse de vie.

Bientôt, l'obscurité s'épaissit ; la nuit tombait. Plutôt que de m'effrayer, elle me réconforta. Enveloppé d'une obscurité muette, que pouvais-je craindre tant que je parvenais à protéger mon esprit de la fantaisie ? Voulant rejoindre la prochaine ville au plus vite, je marchais un peu de nuit, puis lorsque la fatigue devint trop grande, je trouvai à tâtons un lieu pour me reposer. Grâce à ma peau de cerf qui me tenait chaud en toute circonstance, je m'endormis sans peine. Le voyage m'avait épuisé.

Quand je me réveillai à l'aube, un étrange signe apparut ; une chouette, symbole de mort, se tenait posée en hauteur sur la branche d'un arbre. Cette bête des ténèbres s'exposait à la rosée du matin. Elle avait comme étiré la nuit jusqu'à l'aurore pour m'avertir. Elle vacillait d'un lieu à l'autre. Elle venait de la nuit profonde et m'apparaissait à la tristesse du jour.

J'eus un frisson. Était-elle une messagère envoyée par ce bois pour m'ordonner de rebrousser chemin ?

Son regard à l'éclat noir rencontra le mien innocent. Inquiet de sa présence troublante pour qui avait l'esprit superstitieux, je lui lançai une pierre, mais elle s'envola sans une prière. Ses ailes de ténèbres l'emportèrent jusqu'à une autre branche, au-dessus de la précédente. Je poursuivis tout de même ma route, mais de ses deux yeux noirs comme deux billes sans vie, elle surveillait mes pas. Ses griffes demeuraient plantées dans la branche qui la soutenait. Son message était la mort et son ombre m'accompagnait, bien que ma volonté fut de l'écarter.

Je marchais dès lors avec moins d'entrain que la veille. Longtemps, j'avais conspiré ce voyage loin de mon foyer, sans scrupules puisque j'avais peu d'affinités avec les miens et qu'ils me rejetaient, mais à présent que le destin m'avait enfin décidé au départ, que mon tuteur n'était plus et que tout ce qui m'attachait là-bas s'était défait, j'avais comme une réserve dans mon pas, un engourdissement dans ma volonté. Je réalisais combien il est étrange de fuir ce que l'on a toujours habité et de partir vers l'inconnu, et cela, quand bien même on a laissé derrière soi plus de regrets et de frustrations que de joie.

Mais je comprenais enfin que la nouvelle vie que j'attendais depuis toujours rimait avec la mort, et que la mort rimait avec le chagrin. Je me promis de témoigner à l'avenir de plus d'intelligence et de rigueur quant à mes aspirations.

Avec au cœur pour seule certitude d'accomplir un voyage sans retour, je marchais donc inlassablement et au-delà de l'épuisement, chaque pas m'éloignant davantage de mon passé et l'effaçant un peu plus. Pouvais-je m'en plaindre ? Il y avait peu de choses à regretter de ma vie d'autrefois et beaucoup à espérer de celle qui m'attendait. Un lendemain sans couleur connue, sans ce parfum trop familier qui avait fini par m'étouffer. L'imprévisible ! Quel vertige pour l'esprit !

Pourtant, je regrettais au fond de moi cette quiétude qui m'avait accompagné tout au long de mon existence avec la grâce d'un ange bienfaiteur. Mais c'était joué. La providence me jetait avec un tremblement dans ce que l'on nomme la vie.

Je savais à présent pourquoi on nommait Daln « la forêt interdite ». Ni soleil qui fait chanter l'espoir ni verdure qu'une bête agite, juste des feuilles qui tombaient comme des larmes à la veille de l'automne. Ce bois était le désespoir, de ses racines jusqu'à ses plus hautes cimes. Même le vent qui soufflait dessus quelques trop rares fois n'avait sur lui guère plus d'effet qu'une brise venant caresser un cadavre pâle et décharné par le temps.

L'homme n'a qu'une maigre place en forêt. Il progresse dans l'ombre des arbres à l'abri de l'orgueil. Il devient humble, avançant la tête baissée. Il renonce à ses arrogances. Il achète son passage à coup de modesties ; ses inclinations font office de monnaie.

Je me savais un homme. Ceux qui enfants s'étaient amusés à me lancer des pierres et à m'insulter avaient désormais l'âge des noces. La plupart d'entre eux s'étaient déjà liés d'une union qui dure jusqu'à la mort. Il aurait été temps pour moi aussi d'épouser ce destin, l'usage l'aurait voulu. Mais j'avais une réputation qui me dispensait de cette vie-là. Aussi me considérais-je souvent comme un gamin, même si j'étais en âge d'avoir un fils et de l'élever.

Tout ce qu'enfant j'avais laissé derrière, tout ce que la vie m'avait offert et que je n'avais pas saisi, tout ce que la nature avait montré et que je n'avais pas regardé, revenait aujourd'hui en souvenirs, jaillissait, m'effondrait. Je passais mes jours à marcher, à souffrir, à braver l'interdit.

Dès le crépuscule, la pénombre du jour laissait place à l'obscurité la plus complète. Puis la nuit arriva, me laissant tout à fait aveugle. Je devinai, au-delà des pins, une meute d'étoiles dont l'éclat venait périr sur un cercueil de feuilles. Ne voyant pas davantage les paupières ouvertes que fermées, je marchais néanmoins avec la ferme résolution de préserver ma lucidité. Car la nuit est pour un esprit inventif un véritable terrain de jeu. Superstitieux, j'eus même la crainte que la forêt m'ait ôté la vue afin de punir mon audace. Je me ressaisis aussitôt, souriant dans les ténèbres et disant à voix haute :

— Enfin, on ne devient pas aveugle de la sorte.

Puis à mesure que je marchais, le doute s'installa progressivement dans mon esprit. Où allais-je ? Revenais-je sur mes pas ou étais-je, comme je l'espérais, sur la route de mon avenir ?

Face à cette inquiétude qui anéantissait toute volonté, ma seule chance, me semblait-il, était de marcher, toujours marcher, sans jamais faiblir, et de miser sur le hasard pour placer mes pas sur la bonne route. Je me retrouvais à progresser de plus en plus vite et sachant de moins en moins où j'allais. Mon corps devint une bête en proie à la terreur dont mon esprit jugeait les actes et ne commandait plus aucune conduite. J'avais comme une conscience au-dessus et un corps en dessous, une âme flottante murmurant « arrête et réfléchis » et un tronc, sourd, s'engouffrant dans les ténèbres. Amoureux de la nuit, j'eus néanmoins une rancœur pour cette obscurité-là qui, perdant mes pas, égarait ma raison. Je pensais avec dépit à mes terres que je connaissais si bien. Cette forêt avait été la seule à résister à ma curiosité. Je m'étais promené tout autour et l'avais toujours évitée sans me l'avouer. J'avais fui la liberté avec une ruse et une volonté égales à celle du captif voulant à tout prix s'évader. Daln m'avait toujours semblé une bête au loin qu'il m'était interdit d'approcher. Elle avait été une voisine jetant une douce ombre sur mon enfance ; il y avait de la terreur dans ce bois et comme de l'or tombant de cet effroi.

Bientôt, tout se compliqua encore. La marche ayant été épuisante, je me résolus à dormir un peu, malgré la peur qui m'envahissait. Je m'assis donc, et comme la chaleur m'étouffait, je voulus boire quelques gorgées. Mais ma bouche fut laissée sèche ; ma gourde était vide ! J'avais bu la dernière goutte, sans m'en rendre compte, plus d'une heure auparavant. Le terrible éclair de cette nouvelle me vint comme un coup de poignard déchirant la chair des ténèbres. Répondant à la panique, je marchais plus vite et m'arrêtai soudain, m'essoufflant sans cesse. Plus d'une fois, je fus agenouillé par la soif et relevé par le courage. Me sentant oppressé, je hâtais mon pas. Cette forêt était une rivale. Elle me défiait. Je voulais la franchir et elle voulait m'enterrer.

Je devinais les pins sinistres, immobiles, naissant de l'obscurité et mourant avec le crépuscule, qui se tenaient au-dessus, menaçants, immenses, et qui me dévisageaient comme un maître au visage impassible qui vous sait fautif et qui reste muet.

Dans la nuit complète, j'eus la vision d'un lac où enfant je m'occupais à faire des ricochets ; son eau, froide en hiver et fraîche en été, avait été une de mes plus grandes sources de bonheur. Les gros poissons que l'on avait le privilège de voir passer au bord tant les flots étaient clairs m'avaient toujours émerveillé. L'eau y était pure. Le soleil en faisait un tableau, la pluie en faisait une chanson.

Je mâchai une feuille pour en absorber la rosée. Tandis que je progressais, mes sens se voilaient. Je m'efforçais de rester concentré et lucide, mais chaque fois, mon âme basculait au rivage voisin.

Dans la noirceur, parcourant ce domaine invisible, la forêt devint vivante, de chair, une bête que je pouvais éventrer et qui voulait m'avoir entre ses crocs.

Je me répétais de persévérer, de ne pas succomber ; que rien ne pouvait triompher de ma volonté, que le destin, puisqu'il m'avait pris mon tuteur, voulait sans doute me voir m'envoler et vivre un grand voyage, que ce n'était sans doute là qu'une épreuve dont je sortirais grandi, et que lorsque je me trouverais loin de ces épais feuillages et que les ténèbres seraient derrière moi, je rirais de toute cette histoire. Mais devant tous ces artifices de la pensée, face à mes fermes résolutions, à mes petits mensonges, revenait sans cesse la soif, la terrible soif, l'assèchement, cette peine qui ressemble déjà à une petite mort. Je m'écroulai sur le dos, vaincu par la fatigue. La silhouette d'une chouette apparut posée sur une branche aux couleurs de l'enfer. C'était un oiseau des ténèbres. Il voulait tuer en moi les dernières lumières.

Dans ce désespoir, une vive clarté sauta dans mon esprit. Elle venait de mon enfance. Ce souvenir abreuva mon âme et lui fit oublier un temps la fatigue. Je me rappelais... les flaques de boue où je sautais et qui n'éclaboussaient personne. Elles ne tiraient ni un rire de ma part ni un reproche de la bouche de l'ermite. Des pierres se jetaient à l'horizon ; le ciel n'était en revanche jamais déchiré à cause de leur tranchant. J'avais beau hurler, les reproches n'atteignaient jamais les nuages. Ils demeuraient impassibles à ma voix. Ils n'obéissaient qu'au vent. Alors, il vaut mieux être au ciel que sur terre, pensais-je enfant.

Les yeux fixés en l'air, ouverts, aveugles comme dans un songe, n'apercevant ni soleil ni lumière, les ténèbres flottaient au-dessus. L'horrible vérité ! J'étais sous terre !

Je bondis comme frappé par la foudre. Cette pensée terrifiante me releva et me fit quitter le domaine sinistre des rêves.

Comment pouvais-je abandonner ? J'aurais quitté mon village après tant d'années pour m'effondrer misérablement, pour m'incliner au bout d'un voyage de quelques jours ? Je me devais de tenir. Lorsque sa tête réclame de se livrer, c'est à son cœur qu'il faut donner raison.

Daln essayait de m'abattre. J'avais la sensation que les ténèbres devenaient la chair de la forêt et lui prêtaient un corps. Alors d'esprit elle se transformait en bête. Mais l'espoir est d'un caractère têtu et trouve demeure en tout abîme, car de temps à autre, la cime des arbres, moins épaisse, donnait une belle vue sur les étoiles. Mes yeux reflétaient alors leur éclat. Il faisait écho à ma volonté.

Alors, je me disais que du néant qui m'entourait naîtrait l'infinie beauté du ciel, de la mer. Il ne fallait en aucun cas voir dans cette épreuve la fin

de mon aventure. Je m'en persuadais. On peut mourir tous les jours et renaître. Chaque souffrance est un deuil. Chaque déception trouve une tombe. Il n'y a qu'une vraie mort, et elle ne répond qu'à une vie accomplie. Pouvais-je en finir maintenant, avant même avoir vécu ?

Daln serait ma tombe et mon berceau. Je succomberai faible pour revenir la force dans l'âme. Je mourrai et je ressusciterai. Je m'évanouirai dans les ténèbres et en ramènerai une flamme.

Je trouvai un courage inattendu. La bouche desséchée, il fallait que j'abreuve mon esprit de mots pour ne pas sombrer. Mes pensées éclairant mon âme offraient une vigueur toute nouvelle à mes jambes. Je marchais au-delà de l'épuisement, luttant contre le désespoir. J'outrepassais l'étouffante chaleur d'été et le vide de la nuit.

Le soleil se levait enfin, timidement mais suffisamment pour me donner un peu d'espoir. Il fallut beaucoup de courage pour marcher encore et encore malgré la soif et la fatigue, il s'opérait sans cesse une lutte dans mon esprit pour ne pas succomber à la tentation de me laisser tomber dans un coin pour m'y laisser mourir. L'abandon est d'un séduisant réconfort lorsque le temps est au désespoir. Mais le combat continuait.

Puis quelque chose m'arrêta dans mon élan, un bruit familier qui surgit de la terre et qui me réchauffa l'âme ; au début, il fut réellement difficile à distinguer. Il s'agissait d'un murmure rassurant. Alors, ce bruit devint un chant ! Il y avait là, juste derrière, un ruisseau qui s'écoulait ! Il avait fallu s'enfoncer au plus profond de ce bois mort pour trouver enfin une promesse de vie.

La fatigue m'abandonnant tout de suite, je m'y orientai sans attendre d'un pas rapide. Les arbres un peu déshabillés laissèrent couler un clair filet de lumière sur la forêt. Je vis alors avec enchantement une eau pure et abondante qui galopait sur la terre.

Je bus jusqu'à en avoir mal au ventre. Cela m'importait bien peu. Qui a connu la soif se rit des autres peines.

Ayant bu, je retrouvai également l'appétit. Pour ne pas fâcher mon plaisir, je m'accordai un peu de repos que je passai allongé dans une clairière à l'herbe humide. Alors, un rayon de soleil vint à la rencontre de mon visage et le décora de gloire. Puis il y eut un souffle de vent qui, relevant une mèche de cheveux, dénuda mon front. Et les pins, restés dans l'ombre, semblèrent s'affaïsser, comme dépités.

Enfin, ayant franchi la forêt interdite, je pénétrai une sorte de bosquet, clos et fané, où les arbres nus poussaient comme des enfants chétifs, et son aspect me plut aussitôt, puisque j'avais traversé un cadavre dans la nuit et que ce que je trouvais à présent ressemblait davantage à un corps à l'agonie, à un bois malade, dont quelques branches, bien que décharnées, s'agitaient néanmoins de la brise de la vie, et où la verdure chantait par endroits à voix basse.

Il y régnait en fait un vent profane surgissant d'un loin inconnu et qui ramenait dans son haleine le goût de l'avenir.

Tout de suite, je sus que cet instant marquait la fin d'une époque. Je le vis bien à ce ton conciliant que prenait la nature pour s'adresser à moi et à son visage triste qui se forçait au rire. On eût dit une mère qui prononce un simple au revoir à son enfant, sachant pourtant qu'elle le voit pour la dernière fois. Parfois, le vent saluait les feuilles, mais sans l'enthousiasme dont l'amour enivre habituellement tout chose. Je n'étais pas dupe.

La saison passait de l'été à l'automne.

La végétation avait cet aspect étrange de mon tuteur à sa dernière heure, lorsque la mort l'avait saisi, qu'il était devenu pâle tout à coup et que ses traits s'étaient creusés dans une expression de paisible effroi.

Une grande tristesse coula en moi. Et je dus fermer mon visage comme on clôture une tombe pour échapper aux larmes. Je continuai néanmoins de marcher, m'efforçant de ne pas trop réfléchir au passé et à ses contrariétés. Puis il y eut un bruit qui survint derrière moi et qui me fit sortir de mes songes. Du bruit, ici ! Naturellement, je pensai tout de suite à une bête sauvage que j'aurais fait fuir, mais une intuition me laissa comprendre que je me trompais, me laissant démuni, puisque j'étais habitué à chaque murmure de la nature, à chacun de ses échos et que, il fallait l'avouer, ce que je venais d'entendre paraissait aussi déplacé qu'un son de cloche en pleine forêt. Mais j'avais hâte d'arriver au nord, le nord des légendes ! Alors, admettant que je ne pouvais raisonnablement m'arrêter chaque fois qu'une impression me traquait, je résolus de poursuivre la marche quoi qu'il m'en coûte.

Je me remis donc en route, déterminé mais sur le qui-vive, à l'affût d'un nouveau signe. Ce son inattendu me rassura pourtant, dans une certaine mesure, puisque cette forêt éteinte ne m'avait encore accordé nul signe de vie, sinon cette chouette, symbole de mort et que, par ce son, j'avais enfin

quelque chose qui, brisant ma solitude, me prouvait que je n'étais pas seul. Il est bien curieux de s'aventurer loin de son foyer et de s'y retrouver seul, et même le plus effroyable des visages m'aurait réconforté.

Des craquements derrière m'alertèrent. Hélas ! Trop tard ! Une masse surgit et m'attaqua. C'était un homme. Il se rua sur moi ; une foudre, les bras arqués, les mains comme deux pinces tranchantes prêtes à m'agripper. Je lui envoyai un coup dans la mâchoire. Il s'écroula comme une poupée de chiffon. Il resta par terre, à demi conscient, gémissant avec difficulté quelques mots de haine :

— Que fais-tu là ? dit-il le regard plein de rancœur.

— Comment ? répliquai-je surpris, mais je suis un voyageur.

— C'est ma forêt ! Mon domaine ! Je suis Daln ! Tu viens chez moi et tu me frappes. Maudit sois-tu !

Il m'examina et se radoucit un peu.

— Tu ne sembles pas méchant, aide-moi donc à me relever.

Je m'approchai de lui, méfiant. Il avait des habits sales, des rides plein le visage et des cheveux ternes qui se baladaient hasardeusement sur le sommet de son crâne. Surtout, il empestait. Je m'en rendis compte en le saisissant pour le relever. D'un geste vif et soudain, il saisit ma main, la mordit jusqu'au sang et décampa.

— La prochaine fois, c'est à la gorge que je t'attaquerai, démon ! lança-t-il dans sa retraite.

Je regardais aux alentours et vis à mes pieds une pierre ronde et lisse. Je la ramassai de ma main ensanglantée, la droite, et prenant le temps de m'appliquer, je l'envoyai fort, d'un mouvement sec du poignet. Elle fila dans l'air et, décrivant un arc de cercle, percuta l'homme dans le dos. Il s'écroula pour la deuxième fois.

Après quelques pas, je le retrouvai à terre, gémissant, remuant comme un ver. Il grommelait des mots qui, faute de sens, portaient une rage significative. Je regardai ma main. La morsure était douloureuse mais sans gravité, comparable à celle d'un renard ou d'un chien de petite taille. Il se releva le dos courbé.

— Qui es-tu ? Et pourquoi m'attaques-tu ? lui lançai-je.

— C'est à moi de te le demander ! Tu violes ma forêt, bandit, tu m'agresses, me frappes, me bats, me jettes des pierres ! Qui es-tu ? De quel droit oses-tu ?

— Et tu verras que je suis capable de bien pire si tu ne te décides pas à me répondre !

Ses yeux s'éclairèrent d'une vive colère.

— Cesse de m'importuner ! Va-t'en !

— Je ne suis que de passage, rassure-toi, vieux fou.

Mon regard balayant les alentours me rappela que j'étais perdu.

— Indique-moi seulement la route pour la prochaine ville.

— Non... non, je ne peux ; tu es un cerf à l'esprit libre, je le vois bien. Il y a là-bas une meute de loups... des loups affamés qui vont dévorer ton âme et ta chair.

Je m'assis sur une souche d'arbre.

— Alors, je reste ici, lançai-je.

— Quoi ? s'écria le fou, mais c'est impossible !

Après quelques divagations pour se débarrasser de moi, il se résigna enfin à me dévoiler le chemin qui menait à la ville.

Le premier visage que j'apercevais en dehors de ma terre était celui d'un homme malade. Sur le bord de son crâne flottaient librement quelques cheveux, sales et ternes, que la brise emportait comme les derniers fils de sa raison. Je fus surpris de constater, en le regardant plus attentivement, au fond des yeux, qu'il n'avait pas l'air mauvais. Pouvais-je le juger plus malfaisant que le si respecté chef de Miyoqhi qui, m'ayant proclamé démon, voulut me jeter à la rivière ?

Toujours est-il que je m'insupportais de ses manières et que ce lieu de nature qu'il habitait avec les bêtes ressemblait au terrier de sa folie ; une folie solitaire, vibrante, que personne n'arrête, qui se répand, grandit, verdoie, puis se fane. D'ailleurs, depuis quand vivait-il ici ? Quel malheur l'avait poussé à s'isoler de la sorte ?

La lumière ne tombait ici que pour exposer la misère de ce pauvre homme. Il m'inspirait la pitié malgré tout. Je pardonnais son attitude. Ma rancœur visait certainement davantage les dieux et le destin qu'un homme victime comme moi du temps et de ses contrariétés. Haïr cet homme était difficile ; sa langue de serpent ne soufflait que du vent.

Je me ressaisis soudain. J'avais une longue route. Pourquoi lui trouvais-je des excuses ? Je levai les yeux. De son trou sauvage, c'est à peine s'il distinguait le ciel.

— Pourquoi rester dans l'ombre, vieux fou ? lui soufflai-je, ne vois-tu pas qu'une vie t'attend à côté ?

Il s'approcha de moi à quatre pattes, comme un animal. Sa voix sifflait lorsqu'il parlait.

— Une vie ? Mais j'en viens de cette vie et j'en suis mort ! Ne comprends-tu pas, mon garçon, que ce bois que j'habite est ma tombe ?

Par commodité, je le saluai, jurant de ne pas me retourner, puis je quittai son bois avec empressement.

— En voilà un autre qu'on ne verra plus, lança-t-il dans mon dos.

Était-ce le fait de son étrange prophétie ou bien de quitter le berceau de mon enfance, mais une profonde tristesse m'accabla.

Il y a des choses qui amollissent l'âme quand bien même il lui faudrait se durcir. La mélancolie des astres qui se meurent, d'un ruisseau que l'on entend chanter pour la dernière fois. Le regret d'un visage aimé, de ses forêts d'enfant, du soleil que l'on ne verra plus s'élever depuis sa pauvre cabane. Tout cela disparaissait peu à peu sous mes pas. Il n'y avait au fond nulle raison d'en souffrir. Les plaisirs enterrés sont rois.

Une sorte d'oiseau hurla derrière moi à coups répétés et stridents, comme pour avertir les bois de mon départ. Le cri de cette bête ressemblait à l'ultime hurlement de la nature qui se condamnait aujourd'hui à n'être plus qu'un murmure lointain, dont la voix resurgirait parfois dans un écho vague, dans un appel qui saisit le cœur.

Adieu, Miyoghi ; cette simple pensée, sans forme ni cérémonie, enterrait toute ma vie d'autrefois.